

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 21

Artikel: Soyons brefs...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

UN OUVRAGE OUBLIÉ

«Virgile», traduit en patois romand.

SACHANT que rien de ce qui est littéraire ne m'est indifférent, une demoiselle vaudoise m'a aimablement envoyé récemment un ouvrage qui m'a paru présenter de l'intérêt. Il a pour titre *Morceaux en patois de la Suisse romande*. Publié à Lausanne, en 1848, par la librairie Martignier & Cie, il reproduit un livre imprimé à Fribourg en 1788, donc soixante ans auparavant, et intitulé : *Bucoliques de Virgile en dix églogues, traduites en vers alexandrins et dialecte gruyérien par un poète helvète-nuithonien, et dédiées à tous les compatriotes amateurs de la poésie et protecteurs des sciences et des arts*. L'auteur de cette œuvre, qui n'avait pas peur des longs titres, comme on le voit, est un avocat fribourgeois, nommé Python, du village d'Arconciel. Il fut, paraît-il, en son temps, un romanisant enthousiaste.

Je suis persuadé que le distingué rédacteur en chef du *Conteur vaudois* connaît l'ouvrage de Maître Python ; mais il est possible que beaucoup de patoisants amateurs dans mon genre ne l'aient jamais lu. C'est pour eux que je voudrais en citer quelques passages, supposant que la langue de l'avocat fribourgeois se rapproche du patois vaudois. Je citerai un fragment de l'Eglogue IV, la célèbre « Ode à Pollion », dans laquelle Virgile, célébrant l'enfant du consul, qui va naître, et ramener l'âge d'or sur la terre, annonce une ère nouvelle. On a voulu voir dans cette pièce admirable une prophétie sur la venue du Christ.

Pour ne pas trop allonger cet article, je donnerai quelques vers seulement de l'Eglogue avec la traduction française et celle de Python en vers romands :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus...
Ultima Cumœi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur ætha.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.

En prose française, cela veut dire :

O Muses de Sicile, chantons des choses plus élevées... Il est venu ce dernier âge prédit par la sibylle de Cumès ; le grand ordre des siècles révolus recommence ; déjà revient la déesse Astrée (la Justice) et avec elle le règne de Saturne ; déjà du haut du ciel descend une race nouvelle. O chaste Lucine, protège cet enfant dont la venue doit bannir le siècle de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier ! Car déjà règne Apollon, ton frère.

Voici comment l'avocat Python a traduit ces beaux vers en sa langue romande :

Musés de Sicile, hossims-mè noùhrès tçants...
Ci derrir temps, qu'in vers nos predict la Sibylla,
Ci temps tam désirâ por le mondo et la vela
Li-est ce : gea dè siéclôs nos nèt on novil ouârdre :
Astrê descend dau hil, soun aspect por nos couârdre ;
Saturno va gea rè son riâmo quemenhir,
Et deis novallès gents nos menar bâs dau hil.
Accordent tès sècouârs, et baillant tota teânhe,
Lucina, dè l'infant protège la nessanhe,
Que bandir por-addis va lès siéclôs dè fer,
Et rendre l'âgeo d'ouâr à sti vasto univers.
Tendra Divinità ! Dissipa noùhrès peïnès ;
Li-est gea toun Apollon dau mondo qu'a lès renès.

Je n'oserais affirmer que les vers de Python rendent bien la beauté, l'harmonie et le charme

du grand poète latin : je laisse le soin de les juger à ceux des lecteurs de ce journal qui sont plus compétents que moi en la matière romande. J'ai voulu simplement rappeler la mémoire d'un patoisant-humaniste, que je crois bien oublié aujourd'hui.

Henri Sensine.



LA TCHIVRA A LA MERE CREBLIET

Na biau mourgâ lè tchivre. Se n'ant pas atant de lacî que lè vatse, se fant pas atant de fêrnè, fant adî partya dâo tsèdau dâi pouïro, et avoué honneu, allâ pî ! Et pu, po vo dere, onna bouna tchivra, qu'ârè bin vaut mî qu'on croûio citoyen, de cliâo coo qu'on è d'obedzi de dere de leu :

— Se sa mère ein avâi fé oncora ion dinse, l'arâi ètâ messa à l'ameinda.

On n'a jamé rein de dè parâi po onna tchivra, dein ti lè casse pas de cliâque à la mère Crebliet.

Cliâa pouïra bedietta, l'avâi ètâ usâie à profit. L'ein avâi crèthî dâo lacî, et fé dâi peit tchevri, du lo temps que l'ètâi à maître vè la tanta Crebliet.

Et tot parâi, faillâi la veindre et cein couâisâi lo tsin (*fendait le cœur, littéralement cuisait le chien, l'estomac*) de la mère. Peinsâ-vo vâi assebin : la Bedietta l'avâi dâo ronmati. La tita lâi ètâ vegnaite tota bêtorsa, cotâie su la rita sein pouai sè reveri. Fasâi pedhî de la vère budzi tota sa carcasse po criâ la mère Crebliet. Bèlâve tot de côté et cein fasâi dèlâo. Lo cotson l'ètâi serrâ grâ. Pe rein moian de fère lo relodzo avoué la tita. Pouïra cabra !

Lo leindèman, l'ètâi la faire. L'ant modâ lè doû, la Bedietta et la mère Crebliet, stasse te-reint dèvant, l'autra troupenâve avoué sè get que guegnâvnt adî dâo mîmo côté de la tserrâire, de la part delé.

Et su la faire, lè dzein — mon Dieu que l'ein a que sant sein pedhî — lè dzein risant que cein fasâi mau bin à la mère Crebliet, et principalement de lè z'ouïre dere dinse :

— L'âodrâi bin âo militéro po fère : à drâte, aligneimeint !

— L'a la guegnâre su trâi z'hâore !

— La faut veindre âo tsapoué (*charpentier*), âo bin âo manigley (*menuisier*). N'arant pas fauta d'èquerrâ. La tita et l'èpena farant lo mîmo effé...

Et dinse prâo grantenet. Tant qu'à la fin, la mère Crebliet ein a prâo oïu. Adan, tot d'on coup, ie dètasse sa tchivra et sè remet à modâ contre l'ortô ein deseint :

— Vin, pouïra Bedietta, reste pas avoué cliâo moquèrant. N'ant pas pî vu que t'avâi la tita rein qu'on tot petit pou vouâlâie (*voilée* !).

Marc à Louis

Soyons brefs... — Je vais publier mon premier livre de vers : « Flâneries ».

— Ton titre est trop long.

— Comment, trop long ? Il tient en un seul mot.

— Oui, mais les deux premières lettres sont de trop.

PARTIE DE BOULES

E jeu de quilles est un des plus nobles qui soient, au dire de quelques-uns, les initiés, qui préfèrent cet exercice en plein air au yass à combinaisons et à surprises, tapé dans une salle enfumée, et l'on ne s'étonne point de voir de graves personnalités se recréer à l'occasion en lançant la boule de hêtre de toute la force de leurs biceps.

Ils ont leur jour, les pédagogues, pour plusieurs le seul de l'année, celui de la conférence officielle de district, généralement en mai. Après les discussions des questions à l'ordre du jour, après le banquet — soyons modeste, disons le dîner, — repus d'esprit et d'estomac, ils éprouvent le besoin d'une diversion, l'envie impérieuse de se secouer, de jouer comme des écoliers. L'un d'eux bat le rappel, rallie ses partisans, entraîne les indécis, réchauffe les tièdes, forme un groupe, le divise par le sort en deux camps opposés, car il faut qu'il y ait compétition pour mettre plus de sel dans les opérations, d'émulation chez les partenaires et d'adresse dans les mains.

Ils sont huit, de toute taille, de tout âge, depuis celui qui entre dans la carrière à celui qui aspire à en sortir ; mais, pour l'instant, ils ont tous vingt ans et ils le font bien voir : c'est le mois de mai, c'est le printemps, c'est la bonne camaraderie.

Le classement est fait, le tableau noir l'atteste et sa série de cases attend les inscriptions, pour lesquelles on adopte un système original, destiné à favoriser — dans une certaine mesure — les joueurs improvisés ou maladroits. Et la partie commence, avec quel entrain, je vous le laisse à deviner. La planche est arrosée, les quilles en bon ordre attendent la danse. Les « blanc » et les « noirs » se succèdent à tour de rôle.

Charles, tête au vent, correctement serré dans son veston, soupèse les boules, se contente de la plus petite, la balance à bout de bras, — comme un encensoir, — à deux reprises, avant de la lancer. La piste est trouvée trop étroite, sans aimantation, et la boule l'abandonne, va se promener sur la droite, en quête des jambes du quilleur. Début plus que modeste, destiné, paraît-il, à ne décourager personne ; le zéro, naturellement, prend la place des unités.

— Tu te réserves, Charles !

— Tu caches tes talents !

— Tu veux jouer à la hausse !...

Gustave, un sérieux, un pince-sans-rire, pose sa pipe, met habit bas, retrousse ses manches de chemise, saisit la plus grosse boule, lui fait prendre un bain et oblige la galerie à se tenir à distance respectueuse pour ne pas être arrosée.

— Tu as l'air de vouloir tout chambarder !

— Tu en fais des frais ! Pour combien ?...

— Quelle allure ! Tu es superbe, tu sais !

— Ce coup aussi, regarde !

Bien campé sur ses jambes, Gustave, unique en son genre, fait décrire à la boule un cercle complet, à croire qu'il vise le ciel, et la projette ainsi qu'une bombe : elle effleure la première quille, sans l'abattre.

— Charrette ! lance-t-il avec dépit.

— Il y a peu de dégâts.

— Il y a eu plus de risques que de mal.

— Quand on embraie de la sorte, aussi !

— A charge de revanche, n'est-ce pas ?